

La Haute-Silésie et bien plus encore

Autor(en): **Bovet, E.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Wissen und Leben**

Band (Jahr): **24 (1921-1922)**

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-748931>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LA HAUTE-SILÉSIE ET BIEN PLUS ENCORE

Notre numéro du 10 novembre contenait un article de Hermann Fernau, sur la Haute-Silésie, auquel j'ai failli ajouter une note un peu restrictive, car il me semble par trop pessimiste dans ses conclusions. Toutefois, ces notes rédactionnelles étant contraires à nos habitudes (surtout à l'égard d'un ancien et excellent collaborateur), j'y ai renoncé, avec l'intention de reprendre le sujet dans un autre numéro. — Mais quel inextricable imbroglio que cette question de la Haute-Silésie! Fernau a le double privilège de la connaître exactement, par l'histoire, par l'expérience personnelle, et de la juger loyalement, sans parti-pris nationaliste. L'immense majorité des journalistes et politiciens qui parlent de la Haute-Silésie sont ou bien des ignorants ou bien des aveuglés, ou tous les deux à la fois. Je me mets moi-même au nombre des ignorants, et je m'en tiens donc aux faits de l'article Fernau, mais en les appréciant un peu diversement.

Ne nous attardons pas à la partialité ou impartialité du Conseil de la Société des Nations. Je me méfie de tous les „tuyaux“ qu'on peut avoir (j'en ai aussi) à ce sujet; reconnaissons simplement que la guerre nous a laissé certaines influences générales auxquelles il est bien difficile d'échapper. — Vu les conditions mêmes du problème, *une solution satisfaisante était-elle possible?* La réponse est forcément négative. Le cas est beaucoup moins net que celui de l'Alsace-Lorraine. Il s'agit d'un pays qui fut pendant des siècles disputé entre la Pologne et la Bohême, puis conquis par Frédéric le Grand, à une époque où les „conquêtes“ n'étaient pas encore considérées comme des vols; d'un pays où le vainqueur créa (surtout depuis 1871) des villes florissantes, mais sans assimiler jamais la campagne, demeurée polonaise, malgré le dédain que pouvait lui témoigner (selon Fernau) l'ancienne mère-patrie. La pression légale et illégale a dû être la même des deux côtés, lors du plébiscite du 20 mars 1921 (471,000 voix pour la Pologne, 704,000 pour l'Allemagne); à quoi bon chicaner sur les détails de cette pression, puisque le plébiscite le plus sincère ne pouvait révéler aucune frontière, les villes allemandes, centres de travail et de

richesse, étant comme des îles dans une mer polonaise? Y avait-il moyen de détacher quelque part un morceau suffisant de campagne purement polonaise, sans toucher aux mines et à l'industrie? Je ne sais. Si les Hauts-Silésiens (allemands et polonais) avaient réussi à constituer entre eux l'unité dont il fut parfois question, on aurait obtenu la seule solution satisfaisante; elle se serait heurtée, dit-on, au texte du Traité de Versailles; mais ce Traité a déjà subi, forcément, heureusement, plus d'une modification...

D'ailleurs, quel que soit le jugement que l'on porte sur la solution donnée par le Conseil au problème de la Haute-Silésie, n'oublions jamais que cette solution ne peut être que provisoire. Les auteurs du Traité de Versailles ont remanié la carte de l'Europe comme s'ils étaient le bon Dieu au jour de la création; mais qui sait ce que sera la Pologne d'ici dix ans? Sans parler de l'énormité du „corridor de Danzig“ qui coupe la Prusse en deux, il y a la Russie de demain! Car la Russie se reconstituera, sous une forme quelconque; et, quelle que soit cette forme, les Russes de tous les partis sont d'accord sur un point: ils n'admettent pas les limites actuelles de la Pologne... Que pourra faire la Pologne entre la Russie et l'Allemagne? Ce sera l'épreuve la plus dure pour la Société des Nations, et c'est à quoi semblent ne point songer les politiciens d'aujourd'hui.

De toutes les leçons qui se dégagent de la grande guerre, il en est une qui éclate aux yeux: à notre époque de solidarité internationale et démocratique, l'hégémonie d'un pays par la force ne peut être que passagère. Pour vivre et grandir, la plus grande nation a besoin de la sympathie des autres, sympathie beaucoup plus décisive que tous les traités d'alliance. L'alliance franco-russe a entraîné la France dans la guerre et ne lui fut que d'un mince secours; l'amitié anglaise (sans traité) fut plus efficace; c'est la sympathie populaire, beaucoup plus que le „sacro egoïsmo“, qui a déterminé l'acte généreux de l'Italie; et c'est la sympathie encore qui a entraîné les Etats-Unis. L'Allemagne est demeurée isolée, parce qu'elle avait méconnu ce facteur psychologique. D'autres gouvernements vont-ils le méconnaître à leur tour?

La France et l'Italie (c'est bien moi qui souligne) sont les nations mères auxquelles l'Europe doit la reconnaissance, l'amour et un appui efficace. Mais encore faut-il que ces nations persé-

vèrent dans leur ascension morale que nous admirons. La sympathie, qui est finalement la plus sûre des garanties, ne s'impose ni par les armes, ni par les discours. Elle ne répond qu'à l'éloquence des faits et des grands exemples. — J'y reviendrai dans mon deuxième ou troisième article sur „Les nations à Genève“.

ZURICH

E. BOVET



DER NEUE GLAUBE

Es steht außer Frage, dass wir Heutigen einen Zusammenbruch der materiellen und geistigen Kultur erleben. Verschiedenartig stellen sich die Menschen zu diesem Ereignis: die einen mit Gleichgültigkeit, die andern mit Schrecken und Verzweiflung, wieder andere erhoffen Rettung in der Zukunft. Die Großzahl lässt sich vom unaufhaltsamen Gang der Entwicklung und Verstrickung willenlos schieben und zerren. Nur wenige suchen in der Tiefe, suchen nach Lösung und Erlösung bei sich selbst: durch innere Einkehr, durch Rückkehr zum Menschen.

Aber einem solchen Zu-sich-kommen treten eingefleischte Hemmnisse entgegen. Das häufige Laster der Bequemlichkeit, das verbreitete Vielbeschäftigtsein — das Hauptübel aber ist die Selbstsucht. Nie scheint ein Zeitalter so übermäßig egoistisch gewesen zu sein wie das unsere. Nie wurden leidenschaftlicher materielle Güter zusammengerafft als heute. Am schlimmsten aber ist die Selbstsucht, die sich hinter scheinbaren Taten restloser Nächstenliebe verbirgt. Wie kommt das alles? Es fehlt die Gegenkraft: Religiosität, die echte Religiosität.

Wo finden wir diese noch? Wo ist sie bestimmende Macht des geringsten täglichen Tuns, Ratgeberin weittragender Handlungen?

Wohl lauscht in unzähligen Gotteshäusern die Menge den erhabenen Worten von der Kanzel: Liebet einander.

Wohl mahnt die Stimme des väterlichen Lehrers, Streit zu schlichten: Liebet einander. (Dann sehen aufgescheute Augen fragenden Blickes, wie ein armes Kind, das von Frühling, Blumen und Sonne geträumt, geohrfeigt wird.)

Und trotz alledem: Wo ist Liebe?